

Fuck art

Où l'on se vautre avec délectation dans le génial mauvais goût de **Peter Saul**. Une peinture pop, crade et virulente.

PAR DAMIEN AUBEL

Dire de Peter Saul qu'il est corrosif est un euphémisme. Le vétéran de la contre-culture US (l'homme est né en 1934), poil à gratter toujours actif dans la bonne conscience américaine, est un perturbateur né. Dès les années soixante, il intègre les icônes pop de son pays à sa peinture – mais il le fait depuis Paris, où il s'est installé. Premier dérèglement, géographique, dans le système de l'histoire de l'art, écho déjà au titre de l'expo, *Art History Is Wrong*. De retour aux États-Unis, Peter Saul poursuit dans sa voie, celle d'un pop art déjanté, dopé au mauvais goût, ultrapolitisé (guerre du Vietnam, droits civiques : tous les remous de l'époque traversent sa peinture). Et l'expo actuelle, chez Almine Rech, montre qu'il ne s'est pas assagi, que son art est toujours aussi corrosif.

On retrouve ses cibles de prédilection. Les grands mouvements artistiques en prennent pour leur grade, avec, par exemple, cette *Attack on Abstraction* : un essaim de mains, empoignant des outils de bricolages comme des armes de poing. Jeu de massacre, bien sûr, qui transforme les jeux géométriques de lignes et de couleurs de l'abstraction en une mêlée furieuse, mais aussi façon de rappeler que la main, le travail et les outils, n'en déplaise à l'abstraction désincarnée, sont les premiers ingrédient de la peinture. Tout comme la figure. Saul est toujours un figuratif... Mais un figuratif corrosif, qui dissout les traits humains, quelque chose comme un Bacon qui aurait lu les comics de Crumb ou *MAD magazine*. Les visages chez lui subissent d'écoeuvrantes mutations (*Modern Thinker*), l'homme perplexe d'*He Forgot Something*, se gratte l'oreille d'un doigt qui lui traverse tout le crâne. Des déformations encore accentuées par les fonds acides de ses peintures. Mais, même s'il fut un des précurseurs du bad painting (réaction iconoclaste des eighties contre le bon goût, avec Basquiat, Schnabel et autres), Saul reste un peintre minutieux. L'étoffe pelucheuse de la veste du personnage d'*He Forgot Something*, avec ses jeux d'ombres, ou l'étonnante accumulation, comme une compression monstrueuse, des composantes du rêve américain des classes moyennes – maison,



voiture et housewife – dans *Home Sweet Home* : autant de témoignages d'un art complexe, dense.

Et, même si ses tableaux sont comme des giclées d'acide sur ses têtes de Turc, ce ne sont pas de simples crachats d'indignation. Prenez le réjouissant *Trump Fish* : un requin avec la moumoute du psychopathe tweetomane de la Maison blanche. C'est la vieille tradition de la fable animalière, la grande tradition de la caricature politique du XIX^e siècle (qu'on songe seulement à Grandville). Peter Saul mobilise tout un inconscient collectif, tout un héritage contestataire : sa charge contre Trump pèse d'autant plus. Et que dire de cette toile sans titre, reprise grinçante d'un fameux Géricault (*Officier de chasseurs à cheval de la garde impériale chargeant*) ? Le cavalier de Saul est affublé d'un faciès de chien enragé, les dents découvertes. Joyeuse ruade dans les brancards de l'histoire de l'art, la toile épingle aussi le bellicisme bestial sous-jacent aux poses héroïques, mettant à nu ce que cachent les représentations glorieuses de l'Histoire et de la peinture. L'art de Saul a vraiment les vertus d'un puissant acide : il attaque en profondeur.

Trump fish, 2019, Acrylique et crayons de couleur sur papier, 56 X 76 cm